

Restauration La « Sainte Anne » dévoilée

Le Musée du Louvre retrace la genèse et la destinée du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci dont la restauration ne fait toujours pas l'unanimité



Léonard de Vinci, *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant jouant avec un agneau* dit *La Sainte Anne*, dans la phase finale de sa restauration, huile sur bois, musée du Louvre, Paris. © Photo : RMN, musée du Louvre / René Gabriel Ojeda.

LA SAINTE ANNE, jusqu'au 25 juin, Musée du Louvre, 75001 Paris, tél. 01 40 20 52 63, www.louvre.fr, tlj sauf mardi, 9h-17h45, 19h45 le week-end et 21h45 mercredi et vendredi. Catalogue Musée du Louvre / Officina Libraria, 444 p., 45 €, ISBN 978-88-89854-87-7

dans l'atelier de Léonard, pour essayer de voir tout ce qui s'y est passé », explique-t-il. Pas à pas, le parcours suit l'élaboration du tableau pour en révéler les grandes étapes avant d'évoquer son influence au XVI^e et jusqu'au XX^e siècle – une deuxième partie d'exposition un peu longue dans laquelle le conservateur s'est fait plaisir en associant à son propos rien de moins que des œuvres de Michel-Ange ou Raphaël. Discrète et efficace, jouant sur les différents points de vue, la scénographie sert au mieux le

discours scientifique. Bénéficiant de prêts exceptionnels, comme les 22 dessins de la collection de la Reine Elizabeth II, la démonstration débute avec trois études de proposition témoignant de la technique expérimentale de Léonard pour disséquer le mouvement. Aux côtés des divers dessins préparatoires de la main du maître, des versions d'atelier, copies d'époque et variantes, de qualités très inégales, montrent comment la composition a évolué au fil du temps. Au cœur de l'espace, point d'orgue de l'exposition, la *Sainte Anne* s'offre au visiteur aux côtés du très fragile carton de Burlington House exceptionnellement prêté par la National Gallery, à Londres. L'éclairage, très délicat qui enveloppe les deux œuvres ne permet pas de mesurer pleinement l'intervention réalisée sur le tableau du Louvre (lire les *JdA* n° 355, 21 octobre 2011, p. 5, et n° 360, 6 janvier 2012, p. 3),

mais, pour Ségolène Bergeon Langle, ancienne directrice du service de restauration des peintures des musées nationaux et de l'Iroa (actuel Institut national du Patrimoine), qui avait donné sa démission du Comité scientifique constitué pour l'occasion, la restauration a été trop interventionniste (lire l'entretien ci-contre). Les panneaux explicatifs indiquent, *a contrario*, une opération exemplaire. Dans le catalogue, Pierre Curie, responsable de la filière Peinture du département de restauration du C2RMF, et la restauratrice du tableau, Cinzia Pasquali, affirment que la fragilité des tableaux de Léonard n'est pas avérée – la couche picturale serait une « matière extrêmement résistante » – et que le *sfumato* est une vue de l'esprit – ce ne serait « ni une technique, ni une façon de peindre, ni une matière ». Interrogé sur ce point, l'historien et chercheur Jacques Franck, s'en

étonne : « L'emploi du mot *sfumato* pour désigner un modelé très fondu fut adopté en Italie dès le XVI^e siècle. Léonard lui-même utilise le verbe *sfumare* (faire vapoureux, fonder) et son participe passé substantivé *sfumato* pour en parler ». Relativiser la fragilité des œuvres de Léonard, de même que nier l'incroyable finesse du *sfumato*, n'a rien de fortuit : cela balaye d'un trait les craintes à vouloir les restaurer... D'ailleurs, la présentation du *Saint Jean Baptiste* ou de *La Vierge aux rochers*, peu mis en valeur relativement à la *Sainte Anne*, ne constitue-t-elle pas un appel, à peine dissimulé, pour restaurer les autres Léonard du Louvre ? Encore faudrait-il être disposé à porter un regard critique sur l'acte accompli, et, enfin, lancer le débat qui s'impose sur les méthodes et moyens actuels de la restauration.

Daphné Bétard

Entretien avec Ségolène Bergeon Langle

□ Pourquoi avoir démissionné du comité scientifique constitué pour la restauration de la *Sainte Anne* ?

En janvier 2011, le comité était d'accord pour un allègement modéré des vernis et la suppression des taches du manteau de la Vierge. Mais entre juillet et octobre 2011 un degré plus prononcé a été réalisé et présenté comme « nécessaire », ce que j'ai contesté. Je me suis retrouvée face à des personnes qui récusaient mon avis plus technique qu'esthétique. Mes douze lettres demandant des précisions sur certains aspects de l'opération et sur les matières de retouche à utiliser sont restées sans réponse. J'ai dû donner ma démission (le 20 décembre) pour, enfin, être écoutée, du moins sur un point : on a renoncé aux couleurs Gamblin dont l'innocuité n'est pas prouvée. Dès le départ, des idées fausses ont été avancées, comme d'appeler repeints des reprises par l'artiste dans l'ébauche ou d'attribuer les soulèvements de la couche picturale au « vernis qui tire » alors qu'ils étaient dus au débitage du bois...

Que pensez-vous du travail accompli ?

Pour moi, le principe de précaution n'a pas été respecté. Il faut se rendre à l'évidence, il y a moins de modelé dans le visage de la Vierge. Le nettoyage aurait dû aller moins loin. J'ai été, heureuse que l'on conserve la bosquette et la matière du terrain que certains « sentaient » non originale (d'ailleurs entre janvier et avril 2011, une zone brun-vert de terrain, sous le coude de Sainte Anne, avait déjà été enlevée). Cause de profondes divergences, le blanchiment sur le corps de l'Enfant a été pris pour un chanci (de vernis tardif). Je penchais plutôt pour l'altération irréversible du matériau original d'un glacis et me prononçais pour la conservation de cette couche ; je n'ai pas été entendue.

À mots couverts, l'exposition suggère de restaurer les autres peintures que le Louvre possède de Léonard de Vinci, qu'en pensez-vous ? Surtout pas ! Dans *Saint Jean Baptiste*, la matière picturale originale, riche en huile, présente des craquelures prématurées et peut s'avérer fragile au nettoyage. Les méthodes scientifiques sont indispensables, encore faut-il savoir les interpréter et faire preuve de sagesse... Il y a actuellement trop de hardiesse source d'erreurs et une fascination inquiétante pour l'infrarouge qui révèle une sous-couche qui, jamais, n'a été faite pour être vue. *Propos recueillis par D.B.*

PARIS ■ Bénéficiant d'une impressionnante campagne de communication, la *Sainte Anne* de Léonard s'affiche partout dans Paris, en un des magazines, devantures de kiosques, dans le métro, à l'arrière des bus. L'événement était pour le moins attendu. D'une opération de restauration devant aboutir à une exposition dossier, le projet a pris une ampleur telle qu'il occupe aujourd'hui tout l'espace d'exposition du hall Napoléon du

Louvre. Le commissaire de la manifestation, Vincent Delieuvin, jeune recrue du département des Peintures, s'est lancé dans une vaste enquête retraçant la genèse de ce chef-d'œuvre auquel Léonard de Vinci consacra la fin de sa vie. « C'est en quelque sorte la suite de l'exposition organisée à Londres [sur les années milanaises, lire le *JdA* n° 357, 18 novembre 2011, p. 9]. Le parcours vise à faire comprendre l'évolution de l'œuvre, et faire entrer le visiteur

Reliques Hommage à « Monsieur Dalí »

Enrique Sabater, l'homme de confiance et secrétaire de Dalí exhibe les témoignages de sa relation avec l'artiste

SIGNE DALÍ, LA COLLECTION SABATER, jusqu'au 10 mai, Espace Dalí, 11 rue Poulbot, 75018 Paris, tél. 01 42 64 40 10, www.daliparis.com, tlj 10h-18h. Catalogue éd. Espace Dalí, 284p., 39,50 €

PARIS ■ Encore aujourd'hui, il ne l'appelle que « Monsieur Dalí ». Enrique Sabater fut le secrétaire du peintre et son homme de confiance pendant plus de douze ans, de 1968 à 1981. Dans l'intimité du peintre, Sabater géra la vie quotidienne et l'agenda du maître, et devint l'ami du couple

Dalí-Gala au fil des voyages entre Paris, New York et Port Lligat, la retraite catalane. À l'Espace Dalí, les traces de cette amitié s'exposent, entre objets intimes, photographies et dédicaces. Sabater raconte sa rencontre

porte de Dalí. Il m'a dit : « oui, bien sûr », mais que ça allait me coûter 15 000 \$. C'était son tarif pour une interview. Je n'avais pas cette somme, mais j'ai commencé à lui parler d'un de mes amis, l'écrivain Josep Pla, qu'il adorait. On a dis-

cuté de lui pendant trois heures. À la fin, il m'a dit : « Revenez après-demain ». Je lui ai répondu que je n'aurai pas davantage cet

argent. Il a souri : « Ça ne fait rien, venez tous les jours ». Devenu « l'homme à tout faire » de Dalí, « Sabater va se consacrer entièrement à Dalí et à son univers. Il a connu, plus que n'importe qui, la personnalité de l'artiste dans son intimité, au travail ou au repos », insiste Beniamino Levi, commissaire de l'exposition. Autour de la collection permanente de l'Espace, nombre d'œuvres dédicacées, des pages de livre, des morceaux de papiers, des aquarelles, des lettres dictées à son secrétaire : sur tous, les mêmes mots « A Sabater ». La calligraphie elle-même devient une sorte de jeu, elle se fait éotérique, fantaisiste. Ici, un Don

Quichotte, là, une silhouette de femme nue... Sur la Bible de Jérusalem qu'il lui offre, Dalí dessine « Saint Narcisse, patron des mouches » : la facétie n'est jamais loin. En plus de s'occuper de ses affaires courantes et professionnelles, Enrique Sabater photographie Dalí : près de 24 000 clichés, durant les années qu'il passe aux côtés du maître. Fasciné, Sabater mitraille l'intimité de Dalí et de Gala : un cliché montre Dalí, assis dans un hall d'hôtel, sa valise attachée à son poignet par un bout de ficelle. L'atelier du peintre, son salon, ses sorties, les photos de Sabater nous donnent à

voir le quotidien, somme toute banal, d'un artiste connu pour son excentricité. « Des qu'il était en présence d'un inconnu, son ton changeait aussitôt. Il se métamorphosait pour interpréter son rôle » explique encore Sabater. À Montmartre, Monsieur Dalí se dévêt de son « costume d'interview ».

Francine Guillou

« Fasciné, Sabater mitraille l'intimité de Dalí et de Gala

avec Salvador Dalí comme un coup de foudre, alors qu'il devait l'interviewer en 1968 pour une agence de presse : « J'ai sonné à la

cuté de lui pendant trois heures. À la fin, il m'a dit : « Revenez après-demain ». Je lui ai répondu que je n'aurai pas davantage cet

SIGNE DALÍ
→ Commissariat de l'exposition : Beniamino Levi
→ Nombre d'œuvres : env. 120